

PAULE CONSTANT

près de l'Achéron

Paule Constant

Des chauves-souris, des singes et des hommes
Gallimard

■ On se rappelle sans doute la phrase de Daniel De Foe qu'Albert Camus choisit de placer en tête de *la Peste*. Elle pose qu'il est toujours raisonnable « de représenter n'importe quelle chose qui existe réellement par quelque chose qui n'existe pas ». Le roman de Camus demandait à être lu à la manière d'une métaphore : pour dire la guerre bien réelle qui ravagea l'Europe, il racontait l'épidémie imaginaire qui décima les habitants d'Oran. On a souvent noté quelles objections idéologiques soulevait une pareille transposition et quels problèmes esthétiques elle posait. Et Camus lui-même en avait certainement conscience, lui à qui il est arrivé de confier à quel point il tenait son propre livre pour manqué – faute d'avoir su donner à son allégorie une substance suffisante. Le *Moby Dick* de Melville constituait le modèle avoué auquel il aspirait en vain et à la hauteur duquel il n'arriva pas : la grande baleine blanche que combat Achab y devient le symbole même du Mal majuscule auquel le roman moderne a toujours affaire. « Comme les plus grands artistes, expliquait Camus, Melville a construit ses symboles sur le concret, non dans le matériau du rêve. Le créateur de mythes ne participe au génie que dans la mesure où il les inscrit dans l'épaisseur de la réalité et non dans les nuées fugitives de l'imagination. »

Il est difficile de lire le roman que signe aujourd'hui Paule Constant sans penser aussitôt à celui qu'écrivit autrefois Albert Camus car tous deux ont pour même sujet une épidémie – la peste ou Ebola – située sur une terre lointaine – Afrique du Nord ou Afrique noire – et semblablement traitée à la faveur d'un récit qui allie le roman à la fable. Une pareille comparaison pourrait passer pour écrasante. En vérité, c'est tout le contraire. L'échec relatif de Camus avec *la Peste* – échec qui n'enlève rien au talent immense de celui qui reste l'un des plus grands auteurs du 20^e siècle – fait mieux ressortir et comprendre l'incontestable réussite à laquelle, avec son *Des chauves-souris, des singes et des hommes*, parvient Paule Constant – réussite qui, à elle seule, devrait valoir à son œuvre la pleine reconnaissance qu'elle mérite incontestablement.

Plutôt que de représenter quelque chose qui a réellement existé en ayant recours à quelque chose d'autre qui n'a pas existé, Paule Constant prend le vrai parti du romanesque en donnant à voir ce qui a été, de la manière même dont cela a eu lieu, mais de telle sorte que se soutiennent et s'allient le réalisme revendiqué de son récit et l'évident symbolisme de sa parabole – sans que jamais l'un n'écrase l'autre. Plutôt que De Foe, elle choisit Dante pour son épigraphe et elle cite les vers de *la Divine Comédie* qui, au troisième chant de « L'Enfer », évoquent ce fleuve sombre auprès duquel se pressent des ombres si nombreuses que plus personne n'en sait le nom – sinon le romancier qui, racontant leur histoire, les rappelle fugitivement à la vie. Et ce fleuve sur les rives duquel se déroule son roman est à la fois l'Achéron et l'Ebola.

THRILLER ET TRAGÉDIE

On peut – et l'on doit – lire ce roman pour ce qu'il nous dit du présent qui est le nôtre, de la planète que nous habitons, formidablement étendue et cependant extraordinairement rétrécie puisque tout événement, aussi minuscule qu'il paraisse, en quelque lieu qu'il se déroule, est susceptible d'y produire partout ses effets majuscules. Le proverbial papillon qui bat des ailes dans la forêt amazonienne est cause, comme on sait, de tempêtes qui, sur un autre hémisphère, dévastent un continent lointain. Ici : un virus venu du fin fond de l'Afrique, né de nulle part, surgi n'importe où, se propage au point de menacer l'humanité tout entière. Remarquablement informée, exposée avec la plus parfaite limpidité, une démonstration se développe qui nous enseigne ce dont nous ne voulons rien savoir – le roman, au fond, n'a jamais d'autre raison d'être – et nous met sous les yeux la formidable vulnérabilité à laquelle nous expose le devenir exponentiel et déréglé de notre modernité.

On n'ignore pas comment le grand spectacle – qu'il soit littéraire ou cinématographique – exploite toujours de tels sujets. Bien que son livre relève du « thriller médical » et, avec une extrême habileté, ne dévoile le mot de l'énigme qu'à sa dernière phrase, tout l'art de



Paule Constant (Ph. Hannah Assouline)

Paule Constant tient aussi à ce qu'elle se refuse aux fausses facilités falsificatrices qui caractérisent le genre dont elle use. Elle suspend son récit là où, ordinairement, on le ferait commencer, choisissant de ne montrer que le prologue d'une pièce dont nous ne saurons rien. Mais surtout, pour reprendre les termes dont Camus usait à propos de Melville, avec une simplicité savante et une impeccable justesse, avec une remarquable humanité et une magistrale humilité, elle parvient à inscrire son récit dans « l'épaisseur de la réalité » sans pour autant le priver des « nuées fugitives de l'imagination ». Ne renonçant nullement au réalisme qui le définit, le roman se souvient du conte dont il vient : il y est question d'enfants et de chasseurs, d'animaux magnifiques et maléfiques dont le meurtre appelle les catastrophes sur la communauté des hommes. Et le « thriller » redevient tragédie – ce n'est pas pour rien que ses personnages portent des noms, grecs ou latins, de héros et de poètes. La même histoire, dont le sacrifice pathétique d'une petite fille illustre l'injustifiable et absurde morale, se rejoue pour l'éternité et montre à la merci de quelle fatalité se trouvent toujours les vivants : « Des mouches aux mains d'enfants espiègles, voici ce que nous sommes pour les dieux », déclarait Shakespeare. ■

Philippe Forest